

LAURENCE PLAZENET

**DISPROPORTION
DE L'HOMME**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA BLESSURE ET LA SOIF, *roman*, 2009.

Aux Éditions Albin Michel

L'AMOUR SEUL, *roman*, 2005.

DISPROPORTION DE L'HOMME

LAURENCE PLAZENET

DISPROPORTION
DE L'HOMME

roman

nrf

GALLIMARD

τὸ μὴ δύνόν ποτε πῶς ἄν τις λάθοι
« À ce qui ne sombre jamais, comment échapperait-on ? »

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE, *Fragment 16*,
cité par CLÉMENT D'ALEXANDRIE,
Le Pédagogue, 99, 5

[...] si vous savez distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil, vous serez comme la bouche de Dieu.

JÉRÉMIE, XV, 19

CHAPITRE I

*Grèce, Cyclades, île d'Anafi.
Nuit du 10 août 2010.*

Immobile, aveugle, semblable aux gisants des cathédrales, sans leur émacement, n'ayant rencontré ni la vérité ni la mort, mourant, nu, dénudé encore par la sueur sur sa poitrine, rivé au silence, plein d'effroi, sans une transe, guettant l'obscurité, exsudant la vie et la haine de soi, bouleversé, les joues ruisselant de larmes, condamné à la nuit et au jour, vivant, il veille.

*

Il rêve : il tend les mains devant lui. Il pleure. Il bégaie. Il se jette aux genoux de la femme qui se tait. Il les tient contre lui. Il met son front sur le renflement de son ventre au-dessus du pubis. Elle est petite. Elle possède le secret. Si elle ouvre les lèvres, il sera libéré.

Il lui dédie sa nuit de veille et les combats qui l'escortent. Il lui a tout donné ; elle le sait.

Elle le secourra. Elle sera celle qui ne se détourne pas.

Ils sont sur la rive. La barque a été retournée, tirée haut. Ils se regardent au visage. Ils sont si pénétrés l'un de l'autre et leurs yeux si entrés dans l'âme l'un de l'autre qu'ils ne voient pas le fleuve qui coule derrière eux. Ils annulent les fleuves, les barques, les séparations et les chants qui viennent d'un désir funèbre. Ils sont l'ardeur et la durée.

Ils sont comme des stylites perchés plus haut que la terre, seuls entre tout : le sable dur du désert, l'ivresse, le ciel où leur Dieu se cache, savent-ils. Mais il n'y a plus d'absence.

Elle a pardonné. Il s'éveille. Il a été rendu à la lumière du soleil.

Il revit. Il entonne la Résurrection. Il est la créature unique et ressurgie de la nuit, après qu'elle a dû arpenter les champs noirs, verser son obole au nautonier et se déprendre de l'illusion qu'on traverse deux fois le fleuve de la mort.

— Le songe se dissipe. Il n'est rien d'un homme qui revit et son obscurité n'est pas celle de la mort, mais l'opacité noire d'une chambre dans la nuit, une chambre aux fenêtres closes, dont les rideaux ont été tirés, les volets rabattus, la soufflerie de l'air conditionné éteinte, tous les interstices comblés, bouchés. Il est dans une nuit humaine, étouffante autant que ténébreuse. Ses deux mains sont dressées au-dessus de sa tête. Il est dans le fleuve. Il se noie. L'eau gagne sa bouche, la remplit. Elle gargouille dans sa gorge. Il étouffe. Il hurle sa détresse silencieuse. Il n'y a que le remous de l'eau. Ses yeux se voilent. Tout est consommé. Il meurt. Il chante.

Pas un son et il chante néanmoins à pleine gorge un prénom : Élisabeth, l'amante, la sœur de ses vingt ans à laquelle jamais il n'avait dit sa hantise, Élisabeth possédée des années plus tard, si peu, Cinq Nuits, Élisabeth inoubliable, que la

chair et le sang exigent en lui terriblement, que, pour la consommation des temps, il a abandonnée.

Il ne meurt pas. Le chant n'a pas passé ses lèvres que l'eau n'a pas effleurées, car il est dans une chambre paisible, en Grèce, en vacances, et il dort près d'une femme qui est son épouse, qu'il a choisie. Quatre fois, il s'est donné à elle, quand le Christ une seule désespérément se livra au Père de toutes choses, quand Pierre, fils de Jonas, trois fois se contenta de renier celui qu'il aimait.

*

Celle qui n'est pas là, Élisabeth, il l'a enfoncée dans une tombe d'oubli et de silence.

Il était Simon, marié à Carine, père de Clémence et de Sophie.

Mais il avait dévêtu Élisabeth. Les années n'avaient rien entamé de son désir. Il l'avait touchée. Il l'avait tenue sous lui, bras écartés en croix, serrant fort ses poignets, s'introduisant en elle absolument, le visage plongé dans le creux au-dessus de son épaule, enfoui dans ses cheveux, assoiffé de nuit adorante, d'extase et de délivrance, goûtant un plaisir si violent et proche du tourment qu'il anéantissait tous les autres plaisirs. C'était trop de ravissement. Il avait rejeté cette femme. Il l'avait proscrite ; elle avait disparu de son monde. Elle n'était plus l'univers où il aurait vécu et su la joie. Elle était morte, engloutie, répudiée, refoulée partout où il n'était pas, invisible. Elle n'avait plus de visage, plus de seins, plus de sexe, plus de mains ni de bouche. Elle n'existait plus. Il ignorait la jalousie. Elle ne lui appartenait pas ; nul ne pourrait la convoiter.

Il était Simon, époux de Carine, père de Clémence et de Sophie, qui avait changé de voiture, d'appartement, d'employeur, de vie, dont la femme portait un nouvel enfant, qui ne se souvenait pas d'avoir aimé Élisabeth, ne songerait plus à ce qu'on rêve et qui brûle. Il ne saurait rien jamais, dorénavant, de la soif tragique que l'autre ouvre en nous. Il avait tant voulu et si farouchement esquivé. Il attendait sa récompense : l'inadvertance primordiale, la mort, l'argent, le respect des autres hommes et des autres femmes qui, comme lui, renient le cou-teau qu'on se porte au ventre et les syllabes confuses des mots qu'on chuchote au milieu des sanglots, seul, à midi, dans l'abomination du jour et des villes, accablé par le vide et la cendre entre lesquels on y titube.

Ce n'est pas le midi. Il n'est pas dans une ville. S'il pouvait entendre quelque chose de la nuit autour de sa chambre, il sait qu'il entendrait le battement de la mer, le souffle de la pierre que le soleil dévore de l'aube à la nuit, le frémissement des oliviers et des voiles de lin entre les portiques de la terrasse. Il entendrait le braiement d'un âne. Il entendrait les épithètes et le poème appris jadis, secrètement ressassé, pour la joie vive de ses images, de l'hymne murmuré. Il entendrait, déployée autour de lui, toute la mer Égée — et Icare, Jason, Thésée, Ulysse, auxquels il est venu se confier. Il entendrait la respiration de ses filles. Il respire. Il a soif. Il ne mourra pas.

Il n'a en lui que le désir de la mort et, comme un éblouissement, celui de l'affranchissement tapi en elle.

Sur la table, à même le bois, hier, dans la cuisine, la tête d'un poisson mort, ses yeux couverts d'une taie qui blanchit : ils le fixent. Le bouleversent. Les femmes parlent. Elles ne voient pas le poisson. Elles ignorent Simon fasciné par cette chair entrée dans la ruine des corps, par le coulement qu'il

découvre en lui vers cette dissolution de la matière : s'interrompre.

Les eaux du rêve à nouveau le renversent et le charrient. Il pleure. Il supplie la femme reniée. Il est au-delà du désir qu'elle lui inspirait.

*

Immobile, aveugle, silencieux, avec son membre minuscule et ses bourses dans le pli des cuisses, le visage tourné vers le plafond qu'il ne voit pas dans sa nuit, interdit du ciel où il se jetterait, Simon est le Voyageur brisé de froid, la voix ralentie de la rengaine, le musicien ambulancier rencogné dans son fossé. Ce n'est plus Homère qui le berce, mais le musicien qu'il connaît mieux qu'aucun autre. Plus l'aube ; le mouvoir et l'Europe.

Il déplie la main qu'il tenait repliée, poing fermé. Un à un, il étend les doigts. Il tourne la paume vers le vide obscur. Il sent le drap appuyer lentement contre les phalanges renversées.

Sa main est presque ouverte. Il a peur. Il ne respire plus. Il meurt.

Ses visions persistent, l'emportent. On lui a crevé les yeux. On lui arrache la langue. Il a été roué de coups, flagellé. Ils ont craché sur son aube d'homme droit. Voilà l'homme, dit Carine : l'homme, tel qu'il ne songe qu'au ventre des femmes sans honneur, ne chérissant pas ce qu'il a promis et qui mérite sa protection, qui convoite celle-là seule qui est interdite, qu'il a perdue, vers laquelle il n'a jamais tendu les doigts de la main en fait, parce qu'on n'aime que ce qui est perdu, à jamais ôté et non point donné pour l'éternité. Et comment se

justifierait-il auprès de l'épouse qui l'accuse ? Qu'invoquerait-il de ses efforts, du devoir néanmoins accompli ? Est-ce qu'il pourrait dire la tendresse qu'il faut pour avoir ravalé en soi sa colère, le manque infini, afin de l'honorer, elle, comme les épouses entendent qu'on les honore ? Qu'oserait-il dénoncer du chagrin de sa chair d'épouse qui n'éprouve pas plus d'amour que lui-même n'en éprouve, de l'angoisse devant son ventre qui gonfle, de l'enfant qu'il contient, consenti à des idoles qui ne sont pas l'amour nu et fulgurant ? S'ils sont rivés ensemble, c'est au mensonge, pour des yeux qui les scrutent ou par impuissance, parce qu'ils sont faibles, parce qu'ils ont peur tous les deux de la solitude et du désir qui reflue, des paris et de la mort. L'effroi les unit, avec les choses et les lieux de chaque jour, les vacances, les repas qui s'allongent et toute l'ineptie de toutes ces conversations où ils se fuient. Cet enfant à naître, c'est un sacrifice au pacte sale qui les lie, pour qu'il le renouvelle, l'empire. Ils sont plus indécents que le crachat sur leur tunique. Leur lâcheté les souille. Ils sont l'œil mort et fixe du poisson.

Il est un homme faible et désespéré, dans la nuit, en Grèce, entre des flots et des roches perchées, à l'aplomb du vide, sans prière qui saurait émouvoir aucune miséricorde.

Simon ne parle pas à l'Absente. Il ne le voudrait pas. Il cherche la fin de la convulsion. Il ne désire que l'instant de revenir à celle qui dort près de lui. Il ne veut pas de ce que son cœur met en lui ; il ne veut pas des images qu'il suggère.

Simon voit, dans sa nuit, les yeux aveugles du poisson, et l'intérieur de sa paume.

Simon, relaps à qui rien ne répond, dont la voix creuse, dans sa gorge, un trou béant.

*

À Paris, entre 1994 et 2011, Simon aima une femme. Cet amour était tout. Il n'y consentait pas. Les âmes sont de petites gouttes de nuit dans la médiocrité du monde diurne. Il assécha cette source. Il se donna au jour.

Un amour entamé, qui a ébloui, qu'on a rejeté, obstinément rejeté, dévore-t-il néanmoins l'âme de celui qui le sacrifia ?

*

C'est une obsession qui le ronge, liée à rien, trois mois de sa vie écoulés très vite, il y a quatre ans. Il ne souffre que de la nuit dans laquelle il a été confiné pour dormir. Il ne souffre véritablement que du sommeil qui se refuse. Il ne souffre que d'un fantôme, de moins qu'un fantôme : une vapeur que les âmes nocturnes ont placée devant ses yeux trop éblouis d'obscurité. Ce fantôme, quand il était corps et regard, il l'a vaincu. Simon est libre.

Il est mort.

Il est mort depuis toujours.

Il est mort depuis l'enfance, depuis les journées d'été où son père l'enfermait pour qu'il travaillât mieux, qu'il comblât ses propres insuffisances à lui, le père, le géniteur. Il est mort à cause de l'échec des autres. Un petit garçon est mort. Tous les petits garçons meurent. Qu'on n'entonne pas une complainte pour son ombre qui n'a jamais su être. Que pleurerait-on ? Qui le pleurerait ? L'absente aux lèvres douces ?

Il vient de se souvenir : le geste d'Élisabeth le caressant. Il

acquiert la certitude de la mort. Quel homme serait assez fou pour renier celle qui recousait les jours ensemble, qui terrassait la nuit, celle par qui le triomphe advenait ? Triomphe des Cinq Nuits.

Simon : Nous avons passé cinq nuits ensemble.

Cinq nuits ne sont ni une vie ni un homme accompli ni un triomphe qu'on opposerait à la douleur de n'avoir jamais été.

Mais la chair qui s'est donnée muettement et sans emphase, la remise de soi entière et obscure qu'elle a scellée ! Mais leur reconnaissance et comme ils ont su aussitôt l'appartenance ancienne, quoiqu'ils l'eussent ignorée longtemps, bafouée même. La certitude d'un moment sur lequel le temps passe et qu'il n'use pas, qui dresse contre tout sa gloire et sa face ravagée de joie ! Ah ! la femme qui avec lui eût franchi les barrières étroites et le fleuve obscur : enlacée, puis bannie.

Simon a préféré demeurer l'époux de Carine. Il ne tire rien de cette fidélité ; elle n'émeut rien en lui. Il n'a cure des succès que Carine épie et qui sont pour lui des ombres comme l'ombre de cette nuit. Il a eu peur seulement du vide qui adviendrait si le bonheur se dérobaient encore, de la nécessité qu'il y aurait alors de songer que la vérité se situe peut-être au-delà du bonheur, dans une confrontation à soi et au néant qui le terrifie autant que le ronge la puissance entrevue de cette rencontre. Comment avouerait-il à celle qu'il a épousée pour qu'elle le bannisse de lui-même, pour que ses certitudes et sa volonté aient raison du tremblement en lui depuis toujours, qu'il ne fait plus que héler, à travers le désastre de toute origine, une silhouette, une chevelure, qui, l'heure venue, traverserait le fleuve obscur, les champs noirs, l'implausible et le silence, à ses côtés — et que cette silhouette n'est pas la sienne, qu'à la vérité il n'a jamais imaginé qu'elle, Carine,

eût aucune connivence avec ce monde qui l'agite ? Lui en a-t-il jamais parlé ? Lui confesserait-il qu'il veut uniquement et unique la voix qui saurait encore frapper le tympan de ses oreilles, quand ses oreilles auront été mangées par la mort, et qu'il ne rêve pas que, mort, il voudra entendre encore une fois sa voix à elle ? Lui déclarerait-il qu'il veut l'amour qui ne meurt pas plus qu'il est jamais né, qui existe entre les griffes des chiens et leur aboiement, dès le début, dans le chaos ? Et ne veut-il pas le chaos lui-même, l'envers du monde où il n'est pas ? Ne veut-il pas ce frémissement qui la dégoûte, lorsque à l'heure de ses exercices il ouvre la bouche, le frémissement d'avant la première note du chant ? Ne veut-il pas l'au-delà de toutes les paroles et de toutes les mélodies, la violence et l'élan que le chant plagie, qu'il tente de retrouver, qui n'existe que dans l'instant de la notation ?

Tout n'est que fragment, et l'absence entre les fragments.

Il n'y a pas de Dieu, pas de femme merveilleuse.

La nuit est là. Il faut, comme Carine, comme l'Homme, se soumettre à elle, entrer en elle, y couler, s'y humilier. On lui a donné un prénom d'emportement et de perdition, de souffrance violente, impuissante, de cri trop tardif, après la trahison. Il se mettra sur ses deux genoux. Il dira combien il regrette. Il se repentira. Il mourra. Il sera libre. Il ne sera plus.

*

Sa paume, désormais, est relâchée entièrement, grande ouverte — le feu, la flamme et la brûlure.

*

Il est la coulée noire des ténèbres. Elles sont en lui, bien sûr. Elles sont sa chair évidée, son sexe inerte ce soir, la tension atroce dans son bras et la haine que lui inspire le souffle de la femme près de lui. Il s'immole à cette haine interdite.

Il périt du combat qu'une femme qu'il a épousée mène contre la nuit du monde. Carine n'était même pas la première femme qu'il avait épousée, mais la peur en lui était si grande alors et si grand le tourment de trouver refuge qu'il s'est livré sans réserve ; il s'est débarrassé de lui auprès d'elle. Il l'a élue pour tout ce qu'aujourd'hui il déteste d'elle.

Carine construit, dans la nuit élémentaire, sa propre nuit, impénétrable au son, infaillible, inaccessible aux ombres, bouchée, dévolue au sommeil, au repos, sans rêve ni aucune pulsation, acharnée à démentir que le sommeil est la communication la plus tonitruante qu'on entretienne avec la mort. La jeune femme ne veut ni de la mort ni du temps ni du chagrin. Elle s'épanouit dans le rayonnement blanc du vide. Contre le manteau qui couvre la terre chaque fois que les marées basculent, que le soleil choit dans l'océan, qu'une vie se rend, elle a dressé ce piège auquel Simon est pris. De la même façon, avec la crainte qu'aucun piège qu'elle invente ne suffise, elle jette dans cette torpeur leurs filles et toute pensée qui menacerait le quatuor qu'ils forment. Dans son obscurité, il n'y a pas de profondeur pour une caverne, ni un puits ni une trappe, où un homme pourrait perdre le sens. L'enfoncement et le repli sont exclus. Carine est le comblement, le plein. Dans sa nuit noire, le sexe de l'homme ne se dresse pas. Le sang et la folie, qui ne sauraient y être les envers de rien, en sont bannis. La béatitude ou la joie n'y tendent pas leurs tentations resplendissantes au visage des époux. Cette nuit est l'escarpement évité, le grondement muselé.

Carine sait quelle brutalité requiert la volonté de dominer. Elle domine. Simon s'est donné à ce qu'elle veut que la nécessité soit, à l'ordre général, aux morales impures et à la version du bien qu'elle a définies.

Tes yeux, ta bouche, il les a enfouis dans les glèbes d'un automne. Piétinés.

Il peut parler de lui comme d'un autre. S'abstraire de l'amant qu'il a été. Il n'est pas mort. Il n'est pas non plus. Il s'entretient de vide et d'absence.

Il n'y a que sa paume dans la nuit pour témoigner de l'hypothèse que le cœur lui gronde encore, qu'il a échoué à sectionner, cautériser, tuer tout à fait celui qu'il a été, dont il a eu si peur, qui était si ardent et désespéré.

Ses doigts tremblent un instant. La main reste évasée, détendue.

Ses paupières battent dans l'obscurité. Il cherche une ombre, un souffle, une petite vibration. Les ténèbres ont dévoré la pièce. Elles ont englouti toute la maison, de même que la resserre où logent la cuisinière et le jardinier. Le village a sombré en elles, avec le port, la mer bleue du matin. Le matin est tombé dans la nuit, et il entend encore le heurt du pronom personnel dans le battement du sang contre ses artères, martèlement boursoufflé d'inanité, d'enfermement. Il hait la tour de chair et de sang qui l'emprisonne, qui est lui. La paume ouverte le long de sa cuisse échappe seule à cette matière plus pesante que la nuit et qui, avec elle, toutefois, se confond.

*

Dans le creux de sa main, il y a la blessure : un visage sur lequel il avait posé les deux paumes pour mieux le repousser

et qui s'y est imprimé, qui est sculpté doucement dans la chair, rayonnant. C'est une brûlure pire que la nuit. Le visage est apparu un matin. Il regardait Simon. Il l'interrogeait.

Simon, sans cesse, conserve le poing fermé, taraudé par la peur qu'on ne surprenne ce conciliabule qu'il n'a pas souhaité ni soupçonné qu'il pût s'imposer.

Il tient dans son poing fermé une femme qu'il a quittée depuis quatre ans : Élisabeth, la compagne brève, sans rivale, qui lui a été de toute éternité fixée et retirée.

Tendre la main est une agonie. L'avancer, à travers la table, pour saisir l'eau ou le sel. Devoir soulever une valise. Moucher un enfant. Prendre le courrier ou les clés de la voiture qu'on lui présente. Chercher de la monnaie au moment de régler un taxi. Briser le pain chaud dont Sophie réclame le croûton.

Lorsqu'il porte les filles et qu'il les mène à la piscine, qu'il les verse dans l'eau scintillante, tandis qu'elles hurlent de joie, alors que déjà elles se précipitent vers leur mère, sur l'autre bord, il tremble que son secret ne soit percé. Il a peur que la joue interdite ne touche le genou de l'aînée ou l'omoplate de la plus petite, qui est plus tendre, tandis qu'il remontera la bretelle de son maillot de bain. Il a honte de caresser leurs cheveux emmêlés. Alors, autant qu'il peut, il s'agenouille : il plaque la main sur le sol et les dalles brûlées de soleil portent l'incandescence dans sa paume, dans son cœur. Il rêve qu'il détruit le visage, qu'à nouveau il le décloue de lui.

L'infidélité le transperce sans qu'il puisse dire à qui ou à quoi : aux deux enfants gaies, à la femme en paréo semé de fleurs qui lit un magazine, à l'adoration qu'il renie, à lui-

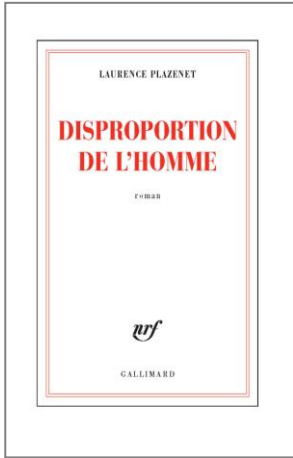
rent, avec sa langue épatée contre le palais inférieur, Simon a crié.

Les eaux sur toi ont reflué. Ta chevelure coule.

Le cri monte, tout à son silence. Inépuisable.

Au bout de l'attelle qui tient son bras droit, il a vu :

Ils ont coupé sa main.



Disproportion de l'homme Laurence Plazenet

Cette édition électronique du livre *Disproportion de l'homme*
de *Laurence Plazenet*
a été réalisée le 27 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070130917)
Code Sodis : N45012 - ISBN : 9782072415395
Numéro d'édition : 177573